



Iconicité et motivation dans les grammaires françaises des XVIIe et XVIIIe siècles : le traitement de l'interjection

Jean-Marie Fournier, Valérie Raby

► To cite this version:

Jean-Marie Fournier, Valérie Raby. Iconicité et motivation dans les grammaires françaises des XVIIe et XVIIIe siècles : le traitement de l'interjection. *Cahiers de linguistique analogique*, 2003, Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique, 1. hal-01375088

HAL Id: hal-01375088

<https://hal.science/hal-01375088>

Submitted on 2 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Iconicité et motivation dans les grammaires de la tradition française Le traitement de l'interjection

Jean-Marie Fournier
Université de la Sorbonne-Nouvelle / Paris3

Valérie Raby
Université de Reims Champagne-Ardenne

1. Introduction

La question de l'iconicité et de la motivation sera ici abordée d'un point de vue historique, par le biais de l'étude du traitement de l'interjection dans les grammaires françaises des XVII^e et XVIII^e siècle. Cette étude demande à être tout d'abord située plus largement par rapport la problématique de l'iconicité, tels qu'elle apparaît dans ce corpus. Sans que l'iconicité soit alors, évidemment, une notion thématisée comme telle, les grammairiens recourent, plus ou moins explicitement, à des principes d'iconicité en trois occasions : pour penser la fonction du langage par rapport à la pensée, pour fonder une théorie syntaxique générale, et pour expliquer l'origine du langage.

Pour les grammairiens des XVII^e et XVIII^e siècles, le postulat général sous-tendant la réflexion linguistique est que le langage est l'expression, la traduction, l'image de la pensée. Cette « hypothèse du langage-traduction », comme on l'a appelée (Auroux, 1979), est explicitement formulée par les grammaires générales, qui affirment toutes que le langage a pour principale

fonction de représenter la pensée pour la rendre communicable. Les autres fonctions du langage sont marginales, elles sont attachées à l'usage de certains signes.

Cette position résulte assez naturellement de l'idée admise selon laquelle les contenus de pensée se forment antérieurement et indépendamment du langage, qui n'y ajoute rien d'autre qu'une forme sensible. Constitue-t-elle une forme d'affirmation de l'iconicité du langage ? Il faut distinguer ici le niveau du mot et celui de la phrase. Le mot est généralement regardé comme signe d'une idée, laquelle est, conformément aux principes cartésiens, l'image des choses. On trouve aussi pour définir le mot les termes d'« image » de l'idée, par exemple dans la grammaire de l'abbé Girard (1747 : I, 41), mais cela ne signifie pas qu'il y ait une quelconque relation de ressemblance entre le mot et l'idée : tous les grammairiens classiques admettent cette version de l'arbitraire du signe¹. Le fait que le mot soit défini comme signe d'une idée signifie que tout mot est associé à un contenu représentatif. Plus exactement, c'est la position à laquelle arrivent les Encyclopédistes, par radicalisation de la position de Port-Royal. Pour les Messieurs, certains mots sont les signes des idées formées par l'opération de conception et sont des signes d'idées, et d'autres mots sont les signes d'opérations sur les idées (les verbes, les conjonctions, et l'interjection, nous y reviendrons). Avec les Encyclopédistes, cette deuxième catégorie de mots, qui est augmentée, est conçue comme exprimant non plus des opérations, mais des idées de liaison, concourant à assurer la cohérence de l'idée totale exprimée par la phrase. Cela signifie que tout mot a un signifié de type représentationnel, ce qui pose un certain nombre de problèmes dont certains seront illustrés par le traitement de l'interjection.

Les choses sont un peu différentes au niveau la phrase. Elle est en effet fréquemment définie comme le « tableau de la pensée » (c'est le cas par exemple dans la grammaire de l'abbé

¹ Sur l'évolution de la notion d'arbitraire de l'âge classique aux Lumières et le passage, pour le concept, du statut de signe naturel à celui de signe arbitraire, cf. Formigari 1992.

Girard¹ et, de manière très systématique, dans la *Grammaire universelle* de Court de Gébelin, qui pense toujours la relation entre langage et pensée par la métaphore de la peinture : pour peindre ses idées, l'homme doit suivre les règles de la grammaire, qui est un « art de peindre »²).

L'article « langue » de l'*Encyclopédie* pose cette relation d'image à modèle comme définitoire de la parole :

La parole est une sorte de tableau dont la pensée est l'original ; elle doit en être une fidèle imitation, autant que cette fidélité peut se trouver dans la représentation sensible d'une chose purement spirituelle. (E. RM. article « Grammaire », *Encyclopédie Méthodique*, 1757)

Ces affirmations, très semblables à ce que l'on peut trouver pour le mot, puisqu'elles posent que l'un comme l'autre sont des représentations, n'ont pas la même portée, parce qu'elles fondent la légitimité de la Grammaire Générale : celle-ci est en effet autorisée par le fait que toute séquence linguistique, dans n'importe quelle langue, peut être analysée comme un décalque de la liaisons des idées opérée par l'esprit, laquelle est universelle et, en un sens, motivée par la structuration de l'entendement. Il y a donc, au niveau syntaxique, une forme d'iconicité entre langage et pensée puisque les relations entre les mots miment les relations entre les idées. Au XVIII^e siècle, cette relation est pensée en termes d'« analyse de la pensée », c'est-à-dire comme sa décomposition en idées et sa linéarisation. La question du modèle suivi pour cette analyse fait l'objet d'un long débat, qui sous-tend la fameuse querelle sur l'ordre des mots qui occupe tout le siècle (cf. Delesalle 1980 et Ricken 1986). Nous évoquerons seulement

¹ Pour Girard, les rapports entre les mots d'une phrase sont fondés sur « la manière particulière dont chacun présente l'idée qui lui est attachée pour faire le tableau tous ensemble. » (1747: II, 439).

² L'énoncé complet, appelé « tableau », est constitué à l'aide de mots différents selon le type d'idée qu'ils « peignent » : « Il faut que certains mots expriment les objets qui vous frappent ; que d'autres peignent les effets que ces objets produisent sur vous ; que des troisièmes servent à unir tous ceux-là en marquant leurs rapports ; et qu'il en résulte un Tout lumineux qui peigne votre idée à l'esprit de vos semblables. » (Court de Gébelin, 1774 : 10)

la question des formes de l'iconicité syntaxique mises à jour par ce débat, qui repose sur le postulat de l'existence d'un ordre des mots « naturel », cette naturalité étant interprétée de diverses façons. Elle peut en effet concerner l'ordre des choses (la substance précède l'accident, l'agent précède l'action). C'est une justification traditionnelle depuis la fin de l'Antiquité. Transposée dans le domaine des idées, c'est l'argument de Girard (1747, I : 19) pour définir les langues analogues : les langues de ce type « suivent ordinairement, dans leur construction, l'ordre naturel et la gradation des idées ; le sujet agissant y marche le premier, ensuite l'action accompagnée de ses modifications, après cela ce qui en fait l'objet ou le terme ». C'est aussi l'argument de Beauzée mais, parce que la pensée est regardée comme immédiate et indivisible, il introduit entre la pensée et son expression linguistique le niveau intermédiaire de la « logique naturelle » :

La parole, je l'ai déjà dit, doit peindre la pensée et en être l'image : mais la pensée, étant indivisible, ne peut pas être par elle-même l'objet immédiat d'aucune image, parce que toute image suppose des parties assorties et proportionnées. C'est donc l'analyse logique de la pensée qui peut seule être figurée par la parole. Or il est de la nature de toute image de représenter fidèlement son original : ainsi la nature du langage exige qu'il peigne exactement les idées objectives de la pensée et leurs relations. Ces relations supposent une succession dans leurs termes ; la priorité est propre à l'un, la postériorité est essentielle à l'autre. Cette succession des idées, fondée sur leurs relations, est donc en effet l'objet naturel de l'image que la parole doit produire ; et l'ordre analytique est le véritable ordre naturel qui doit servir de base à la syntaxe de toutes les langues. (1767. II : 471-472)

Le texte de Beauzée est directement dirigé contre l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* de Condillac (1743), qui développe l'idée que les opérations de l'âme sont simultanées et que, si on peut retrouver l'ordre de leur apparition, alors c'est plutôt celui de l'apparition des impressions ou celui de l'« intérêt », qui se traduit par la suite régime-verbe-nominatif. L'opposition entre Beauzée et Condillac trouvera une sorte de

compromis avec Batteux (Batteux, 1748), qui distingue un ordre des mots « métaphysique », utilisé quand on considère « spéculativement » le rapport entre deux idées, et un ordre « moral », le plus employé, fondé sur l'intérêt de la personne qui parle. L'ordre « naturel », où « naturel » est synonyme d'« originaire », est selon Batteux l'ordre « moral ». Cette querelle de l'ordre des mots, qui concerne finalement la détermination du modèle dont l'ordre des mots serait mimétique, croise le motif de l'origine que nous retrouverons au sujet de l'interjection.

C'est donc, par le biais de l'interjection, à la question de l'iconicité du signe que nous nous intéresserons. Mais encore une fois, pour le corpus qui nous occupe, cette question n'est jamais traitée directement, aucune grammaire ne s'ouvrant sur une définition du signe linguistique (Auroux 1979 : 19-35). La réflexion sur l'iconicité et la motivation du signe linguistique, telle qu'elle apparaît dans ces ouvrages¹, est toujours liée à la question du traitement de l'interjection, parce que le dispositif des parties du discours reste le noyau dur de la grammaire. C'est donc par l'étude du traitement de cette partie du discours sur le long terme que l'on peut mettre en évidence le fait que les termes du débat sur l'arbitraire du signe, qui deviendra central dans les grammaires générales de la seconde moitié du XVIII^e siècle, sont pour la plupart tous hérités d'une longue tradition de réflexion sur l'interjection.

L'interjection constitue, si l'on considère les grammaires de la tradition occidentale, ce que l'on peut appeler une partie du discours mineure. Elle figure toujours à la fin des classements, et les auteurs lui consacrent rarement plus de quelques lignes. Il n'est pas même certain, comme certains le pensent, qu'elle figure légitimement au nombre des parties du discours.

¹ Il faudrait étudier la question de la tradition de l'étymologie, mais les grammaires classiques n'accordent que peu de développements à cette discipline. Si elles le font, elles se cantonnent généralement à l'étymologie dite « prochaine », c'est-à-dire ce qui concerne la dérivation et la composition (cf. par exemple D. Vairasse d'Allais, 1681 : 421-425). L'étymologie « éloignée » fait l'objet de traités propres.

Toutefois, dans ce chapitre longtemps marginal mais qui cesse de l'être au XVII^e siècle, les problèmes soulevés sont très loin d'être secondaires. C'est au fond là que les grammairiens les moins théoriques posent plus ou moins explicitement un certain nombre de questions de philosophie du langage : l'existence dans les langues de signes naturels, ou iconiques, et celle, connexe en ce temps, de l'origine du langage dont ils seraient la trace encore et toujours visible.

Nous allons donc esquisser maintenant une histoire de la notion d'interjection : nous verrons d'abord comment se constituent un ensemble de motifs théoriques, plus ou moins problématisés depuis les origines greco-latines de la tradition jusqu'aux grammairiens généraux du milieu du XVIII^e siècle. A ce moment, la notion cesse d'être une notion marginale et occupe une place centrale dans le dispositif théorique qui vise à rendre compte de l'origine du langage. Le changement de statut de la notion accompagne donc l'émergence de problématiques nouvelles dans les théories grammaticales, celle de l'origine, puis celle de l'histoire des langues.

2. Etat de la question chez les grammairiens de l'Antiquité

2.1. la tradition grecque

Dans la *Techne* de Denys le Thrace, les interjections répertoriées figurent dans le chapitre consacré aux adverbes. On relève ainsi dans le classement sémantique qui occupent la majeure partie du chapitre des « adverbes de plainte, par exemple *papai, iou, pheu* », des « adverbes d'étonnement, par exemple *babaî* » ou de « possession divine, par exemple *euhoi, euhan* » (Lallot, 1998 : 63-65).

Ce que l'on peut donc reconnaître ici comme des interjections, n'est pas identifié comme une partie du discours spécifique. Le texte ne justifie pas ce classement, qui ajoute les formes que nous avons citées à la liste des adverbes de temps, lieu, quantité etc. Mais on trouve une justification détaillée de cette position chez un grammairien un peu plus tardif mais dont

l'œuvre est sans commune mesure par l'ampleur, et le raffinement des analyses, avec le compendium très bref de la *Techne*. Il s'agit d'Apollonios Dyscole dont je cite ici l'analyse telle que la présente Jean Lallot dans les notes de son édition de la *Techne*. Apollonios argumente contre certains grammairiens qui, si l'on en croit une des scholies de la *Techne*, faisaient de ces mots une catégorie à part :

L'état de celui que la souffrance ou la possession divine fait crier *aiē* ou *evohe* est dans la disposition (diathesis) passive d'une personne affectée par une action, un procès (pragma) ; or diathesis et pragma sont autant de notions qui évoquent le verbe. On peut donc considérer que ces cris s'appliquent à un verbe non formulé, mais implicitement présent dans le contexte situationnel : ce sont donc bien des adverbes. (Lallot, 1998 : 229).

2.2. La tradition latine

Donat, emprunte dans son *Ars Minor* la liste des parties du discours qui organise l'exposé dans la *Techne*. Mais il supprime l'article qui n'existe pas en latin, et le remplace en quelque sorte, si bien que l'on a toujours huit parties de discours, par une nouvelle catégorie, l'interjection. Tout se passe ici comme si le classement en huit parties du discours fonctionnait comme un modèle que les grammairiens latins reproduisent et adaptent coûte que coûte. Nous disposons dans l'histoire des idées linguistiques d'autres exemples de transferts de ce type où les grammairiens appliquent à l'identique les notions ou les classements à une langue objet différente¹. Il n'est manifestement

¹ C'est le cas de l'emprunt du modèle de la déclinaison latine par les grammairiens français au XVI^e et au XVII^e siècle [Joly (1980), Swiggers (1986), Fournier, J.-M., « Un exemple de construction d'une catégorie : l'article et les théories de la référence nominale dans les grammaires de l'âge classique (1607-1767) » in *Actes des Journées de la linguistique française de Saint-Pétersbourg novembre 2000*, (à paraître)], ou du système de classement des temps [Fournier, J.-M., « Un exemple du transfert du modèle latin aux premières grammaires du français : l'analyse des temps du passé » in *Actes du colloques ICHOLS 9*, (à paraître)].

pas l'inventeur de ce classement qui semble reprendre une tradition déjà ancienne.

On a toutefois dans ce texte la première définition de l'interjection, qui constitue le socle à la fois théorique et discursif que vont traiter, discuter, commenter, les grammairiens des siècles suivants.

Interjectio quid est ? Pars orationis significans mentis affectum voce incondita. Interjectioni quid accidit ? Tamtum significatio. Significatio interjectionis in quo est ? Quia aut laetitiam significamus, ut evax, aut dolorem, ut eheu, aut admirationem, ut papae, aut metum, ut attat, et siqua sunt similia.

On peut repérer dans ces quelques phrases quelques uns des motifs dont nous allons suivre le cheminement dans les textes postérieurs :

- i) l'interjection est donc une partie du discours
- ii) elle représente un mouvement de l'âme (*mentis affectum*), par le moyen d'un son naturel (*vox incondita*), c'est-à-dire confus, informe, inarticulé, et qu'on peut concevoir à ce titre comme précédant l'émission d'une parole articulée, relevant pleinement du langage.
- iii) on peut les classer en fonction de leur signification, c'est-à-dire du mouvement de l'âme qu'elles représentent : la joie, la douleur, l'admiration, la peur...

Ce choix est justifié à son tour un peu plus tard par Priscien (V^e et VI^e siècle ap. JC). Elle a, dit-il, en elle-même la valeur d'un verbe, et représente la signification entière d'un mouvement de l'âme, même si l'on n'ajoute pas de verbe.

Romanorum artium scriptores separatim hanc partem ab adverbis accipere ; quia videtur affectum habere in se verbi, et plenam motus animi significationem, etiamsi non addatur verbum, demonstrare

La signification de l'interjection n'est donc pas incomplète, il n'est nul besoin de supposer un verbe sous-jacent ; elle n'a pas

non plus besoin d'un support verbal pour représenter à elle seule un mouvement de l'âme.

3. Les grammairiens humanistes

Nous nous bornerons ici à un rapide aperçu, en examinant la position des deux grammairiens latins (Scaliger, 1540, et Sanctius, 1587) dont l'influence marque de façon très profonde la tradition des grammaires des vernaculaires qui se développe à partir du XVI^e siècle. Leurs positions sont très différentes.

Sanctius consacre un développement relativement bref à la question de l'interjection. Il ne s'agit pas selon lui d'une partie du discours, parce que les interjections sont des signes naturels. Ils sont universels, communs même aux animaux et aux hommes : les cris des oiseaux et des « quadrupèdes » ne sont pas autre chose que des interjections. Or ce qui est naturel et universel n'entre pas dans la catégorie des signes institués, et ne constitue donc pas une partie du discours. Sanctius s'appuie sur l'autorité d'Aristote et renvoie ainsi à un classement des signes vocaux, dont la première division oppose signes naturels et signes conventionnels. Les parties du discours correspondent à des divisions de la seconde catégorie.

Scaliger consacre trois chapitres (162 à 164 du livre 10) de son *De causis linguae latinae* à l'interjection. Il rappelle les termes du débat chez les grammairiens anciens et souligne notamment trois points :

i) l'interjection a son origine dans la nature, sa profération spontanée précède celle d'un discours plus développé. Elle est ainsi la première réponse vocale, naturelle à ce titre, à une émotion. Le naturel n'a donc pas ici le sens que lui donne Sanctius un peu plus tard. A l'égard des cris des animaux, Scaliger doute que l'on puisse les considérer comme des interjections, puisqu'ils n'apparaissent pas, littéralement, dans le discours, si ce n'est par jeu ou par figure. Ainsi lorsque les poètes transcrivent le cri des

grenouilles par « brekekex », il est clair qu'il s'agit d'une figure. Les grenouilles ne font pas « brekekex ».

Sur ce point Sanctius et Scaliger s'opposent très nettement. Pour Sanctius, les interjections, « ne sont pas des signes vocaux, latins ou grecs, mêmes s'ils s'écrivent en lettres latines ou grecques » [Sanctius, 1587 : 110 (trad. Clérico, 1982)]. C'est également ce point que discute un commentateur de Sanctius, Perizonius, qui édite en 1687 le texte de la *Minerve* accompagné de très abondantes notes. Il souligne en effet que les interjections sont différentes d'une langue à l'autre, et qu'elles signifient donc *ex instituto*, c'est-à-dire par convention (Clérico, 1982). On peut noter ici que interjections et onomatopées relèvent manifestement de la même problématique.

ii) elle vaut pour un énoncé complet, au sens où elle apparaît à la place d'un énoncé complet. L'exclamation « Jupiter ! » est produite à la place de « O Jupiter, je te prends à témoin ».

iii) Scaliger adopte l'expression proposée par Varron, l'interjection est une « voix primitive », (*vox primitiva*). Mais c'est au sens où elle n'est pas dérivée des autres catégories, et non d'un point de vue génétique et ou historique.

iv) enfin, Scaliger développe une très intéressante analyse sémiotique, qui influencera notamment Beauzée. Comparant l'interjection « *Heu* », et le nom « *dolor* », il souligne que l'interjection ne signifie pas la douleur, comme le fait le nom, il n'en est que la marque, la trace (*nota*).

4. La tradition française

Les principales questions autour desquelles s'organise la réflexion sur l'interjection dans les grammaires françaises, à

partir de l'héritage gréco-latin, peuvent être regroupées autour de quelques motifs, ou noyaux de théorisation, inégalement traités par les différents auteurs : i) le classement des parties du discours, ii) le statut sémiotique, iii) le caractère primitif ou originel, iv) la relation à l'énoncé.

4.1. le classement des parties du discours

Les termes du débat sont ceux que nous avons retracés plus haut.

Certains auteurs suivent l'enseignement des Grecs, et traitent de l'interjection dans le chapitre consacré à l'adverbe (Pillot, 1550 ; Maupas, 1607 ; La Touche, 1696 ; Régnier-Desmarais, 1705 ; Vallart, 1744). Toutefois, même chez ces auteurs, l'identification de la catégorie paraît acquise, et l'interjection est généralement traitée dans un ajout final au chapitre de l'adverbe. On a alors des définitions du type : « l'interjection n'est proprement qu'une sorte d'adverbe » (La Touche), à moins que comme chez Régnier-Desmarais ce choix ne soit la conséquence de son embarras : c'est finalement parce qu'il y a trop peu de signes de cette sorte qu'il ne paraît pas raisonnable d'instituer une catégorie à part entière.

L'autre tendance consiste à reconnaître dans l'interjection, comme chez les latins, une véritable partie du discours (Meigret, 1550 ; Robert Etienne, 1557 ; Chifflet, 1659 ; Port-Royal, 1660 ; Irson, 1662 ; Buffier, 1709 ; Restaut, 1730 ; Girard, 1747). Mais ce choix peut déboucher sur des problèmes connexes, dès que la liste des parties du discours n'est pas conçue comme une simple liste, et que la grammaire tente d'élaborer une théorie des parties du discours, susceptible de déboucher sur une hiérarchie, ou un classement des catégories. Nous reviendrons longuement sur ce point en examinant la position de Beauzée, Condillac et Destutt.

Dans cette première partie du corpus on peut néanmoins dégager trois tentatives de classement remarquables :

a) celle de la *Grammaire Générale et Raisonnée* : les auteurs distinguent les parties du discours qui sont des signes « des objets

de nos pensées », et celles qui marquent les « manières de nos pensées ». Les premières sont les noms, articles, pronoms, participes, prépositions, et adverbes ; les secondes, les verbes, les conjonctions, et les interjections (1660, II, 2). Mais la définition donnée au chapitre 23 ne coïncide par tout à fait avec l'énoncé de ce principe. Les interjections sont en effet des « mots qui ne signifient rien hors de nous, (...) <et> qui marquent les mouvements de notre âme ». La définition n'exclut pas ici la possibilité d'un contenu représentationnel, comme le montrera précisément Beauzée. L'expression « mouvement de l'âme » est celle que reprennent la plupart des grammaires françaises ; elle correspond à une traduction du latin « *affectus animi* ». Elle n'a donc pas le sens qu'elle reçoit au chapitre II, 1 qui présente le classement des parties du discours, où elle correspond davantage à l'idée d'opération de l'esprit.

b) celle de James Harris (1754), d'accord avec les latins pour séparer l'interjection de l'adverbe, mais qui, reprenant l'argument aristotélicien de leur origine naturelle ne les fait pas figurer dans l'arbre dichotomique par lequel il représente le classement des parties du discours.

significatifs par eux-mêmes				significatifs lorsqu'ils sont accompagnés		
substantifs		attributifs		définitifs	connectifs	
nom	pronom	verbe, participe, adjectif	adverbe	articles	préposition	conjonction

Les interjections « ne sont pas tant des adverbes que des sons adventices, certaines voix de la nature plutôt que de l'art, exprimant les passions ou les mouvements qui s'élèvent spontanément dans notre âme, à la vue, ou au récit de quelque événement intéressant » (Harris, 1754 : 286).

Un autre argument apparaît ici, fondé sur le rôle fonctionnel des parties du discours, autrement dit sur leur statut

en tant que constituant d'un énoncé, ce que l'expression même de *partie du discours* indique au fond. Ce qui exclut l'interjection de la liste de ces dernières c'est bien qu'elle n'a pas de rôle dans la syntaxe de l'énoncé. C'est une idée que l'on trouve chez plusieurs grammairiens au XVIII^e siècle. Par exemple, chez Buffier (1709). Pour lui « toutes les parties d'oraison, les unes à l'égard des autres, sont toutes des modificatifs, qui retombent ou sur le verbe, ou sur le nominatif du verbe : les deux parties essentielles du langage » (Buffier, 1709 : 83). Et plus loin : « toute expression qui n'est pas nom, verbe, ou modificatif, est terme de supplément. Il équivaut à plusieurs parties d'oraison » (ibid.). Parmi les « termes de supplément » Buffier range entre autres les interjections.

Comme chez Harris donc, le classement distingue sur des bases fonctionnelles ou syntaxiques, les parties du discours proprement dites, et d'autres signes, dont les interjections. Nous reviendrons un peu plus loin sur cette analyse de Buffier.

c) enfin relève d'une démarche similaire le classement imaginé par Girard (1744), qui propose une dixième et dernière partie d'oraison qu'il désigne par le terme de « particule », réunissant « tous les mots dont l'emploi modificatif consiste à énoncer une affection dans la personne qui parle. De façon que ces mots, images de mouvements intérieurs, se présentent comme des accompagnements, ou, s'il m'est permis de me servir de cette figure, comme des assaisonnements du discours, par le moyen desquels on ajoute à la peinture de la pensée celle de la situation, soit de l'âme qui sent, soit de l'esprit qui peint » (Girard, 1747 : 313). Il distingue au sein des « particules » de nombreuses sous catégories selon une hiérarchie sophistiquée où l'on reconnaît les interjections reconnues par la tradition mais aussi un certain nombre d'unités à valeur modale, ou qui correspondraient à ce que nous appellerions des particules énonciatives.

particules	
interjectives	discursives
<i>exclamatives</i> (ah, aih, hélas, quoi, dame, ouf...)	<i>assertives</i> (certes, oui, non, ne, pas, point, peu-être, voire...)
<i>acclamatives</i> (bon, fi, bis, amen, xexe...)	<i>admonitives</i> (courage, alerte, gare, chut, hu...)
<i>imprécatives</i> (jarni, mardi, morbleu, diable, peste, dadedis...)	<i>imitatives</i> (bêê, cric, cras, tic, tac...)
	<i>exhibitives</i> (ci, voici, voilà)
	<i>explétives</i> (ça, da, bien, sus...)
	<i>précursives</i> (de, que) [<i>il y a de l'éloquent dans ce discours ; que cette princesse est bonne</i>]

Du point de vue syntaxique, ces particules dans le système des fonctions élaboré par Girard, remplissent naturellement la fonction d'adjonctif, autrement dit elles correspondent à un constituant facultatif de la phrase, « mis par addition, pour appuyer sur la chose ou pour énoncer un mouvement de l'âme [...] comme simple accompagnement » (Girard, 1747 : I, 92). Régnier, dont nous parlons un peu plus bas, fait une observation semblable.

4.2. la question sémiotique

Nous avons déjà noté plus haut qu'un des éléments de la définition élaborée par les anciens, repris avec beaucoup de fidélité par les auteurs de l'ensemble de la tradition est que l'interjection ne représente rien d'extérieur au sujet, mais un « mouvement de l'âme », « une passion » (Meigret, Chifflet, Irson,) ou « l'affection de celui qui parle », terme dans lequel il faut voir un calque de *affectus* (Etienne), ou un sentiment (Restaut, Thurot).

L'une des propriétés du signe interjectif est d'ordre énonciatif. Il se manifeste toujours dans un surgissement plus ou moins incontrôlé, instinctif, comme un signe immédiat de

l'émotion, qu'il peint plutôt qu'il ne la signifie : « c'est une voix d'une passion excessive » (Meigret, 1550 : 178), qui marque « la véhémence de quelque passion » (Chifflet, 1659 : 6), ou exprime « vivement » (La Touche, 1696) un mouvement « subit » (Vallart, 1744 : 412) de l'âme ou « quelque prompte pensée » (Irson, 1662 : 15), « comme si l'âme voulait marquer dans ses mouvements l'impatience où elle est de s'énoncer » (Buffier, 1709 : 88). Cette propriété caractérise à la fois le mécanisme de la production, et la relation à ce qui est signifié. Celle-ci est de l'ordre de la contiguïté, de l'immédiateté : c'est ce qui fonde sa naturalité.

C'est une sorte d'en deçà du langage. Toutefois, la relation à cet en deçà n'est pas historique, ni même génétique. Elle est susceptible de se rejouer à chaque énonciation et relève de la configuration même du rapport que le sujet parlant entretient avec ce qui est à dire. Le sujet peut passer dans la même énonciation du langage des passions et de la nature qui se fraye un passage spontané vers le dire, aux signes conventionnels de la parole. Meigret s'attarde longuement sur ce rapport du sujet à la nature et aux passions qui l'habitent, à l'égard desquelles il n'est pas entièrement libre des moyens de son expression :

Il n'est pas au pouvoir de l'homme étant cette passion formée, d'user de quelque modérée façon de parole. Et pourtant voyons nous que les enflambés de courroux, parlent brutalement sans ordre, et en paroles syncopées pour la trop grande élévation d'esprit que la colère enflambée émeut dedans les voix (...). Et si la passion quelquefois continue nous usons de quelque parole selon que la véhémence commence quelque peu à décliner. (Meigret, 1550 : 178)

4.3. le thème de l'origine et du naturel

Naturel et histoire pour les grammairiens dont nous avons parlé jusqu'ici ne sont liés d'aucune façon. Naturel s'oppose à conventionnel, ou dénomme un domaine de la subjectivité, certain espace intérieur des mouvements de l'âme, et des passions,

qui relève, en synchronie en quelque sorte, d'une sémiotique spécifique.

Mais à partir du XVIII^e siècle, la question est posée dans des termes différents, on conçoit le naturel comme l'origine de l'ensemble des processus sémiotiques. Nous allons revenir plus longuement sur ce point un peu plus loin. Le premier grammairien à formuler cette relation, et à la proposer comme une hypothèse sur l'origine du langage humain semble être Régnier-Desmarais. Si l'on considère l'interjection selon la nature elle est « peut-être la première voix articulée dont les hommes se soient servi » (Régnier-Desmarais, 1705 : 568).

Mais c'est d'ailleurs ce qui limite l'intérêt qu'on peut lui porter du point de vue de la grammaire puisqu'elle « sert si peu par elle-même au tissu du discours qu'on peut l'en détacher, sans que le sens du discours en souffre » (ibid.).

4.4. la relation à l'énoncé

Deux questions sont posées régulièrement qui mettent en jeu la notion d'énoncé, et la relation de l'interjection à cette notion :

a) Celle du statut syntaxique de l'interjection. Il existe une tradition ancienne qui consiste à se demander si les interjections, comme les adverbes, régissent des cas. Il s'agit manifestement dans le corpus des grammaires françaises d'une problématique archaïque, qui n'apparaît que de façon très marginale (Maupas). La question du rôle syntaxique de l'interjection, de sa fonction dans l'énoncé, est posée, comme nous l'avons déjà montré plus haut, dans plusieurs grammaires. C'est généralement pour affirmer la non prédicativité de la catégorie, et la définir comme un constituant hors énoncé (cf. l'adjonctif de Girard).

b) L'autre question consiste à se demander dans quelle mesure l'interjection est un énoncé. C'est là un problème déjà posé par les anciens. L'enjeu de l'identification de l'interjection comme

adverbe ou comme partie de discours à part entière (chez Apollonios, puis chez Priscien) est au fond de cet ordre.

A partir du XVIII^e siècle, la question prend une consistance nouvelle du fait de la généralisation des cadres de l'analyse de la proposition issus de la grammaire de Port-Royal, et des développements que connaît le modèle introduit par les Messieurs. Poser en effet l'équivalence d'un énoncé interjectif et d'une phrase, c'est poser l'équivalence structurelle de l'énoncé interjectif et de la proposition. Ce point est développé de façon technique pour la première fois par Buffier, qui construit donc un problème dont nous allons retrouver le traitement chez Beauzée, Condillac, et Destutt de Tracy.

Nous avons vu plus haut que pour Buffier, l'interjection fait partie des termes de suppléments susceptibles de suppléer « non seulement à des mots particuliers, mais encore à des phrases et à des périodes entières » (Buffier, 1709 : 87).

Ainsi une interjection comme « ouf », supplée à ces termes : voilà que je ressens une vive et subite douleur » (ibid.). L'interjection est le synonyme d'une proposition complète. Buffier ne note pas de différences ici, comme le faisait par exemple Scaliger, entre le signe naturel « heu », et le signe d'institution « dolor ». Il va plus loin : « il y a dans tout discours un nom et un verbe énoncé, soit expressément comme dans les termes ordinaires, ou équivalement comme dans les termes d'abréviation et de supplément dont nous parlons » (Buffier, 1709 : 89). C'est affirmer que l'acte de langage et les opérations de la pensée qui le sous-tendent sont les mêmes dans les deux cas.

5. L'interjection et le modèle génétique

Le traitement de l'interjection dans les grammaires qui ont été évoquées jusqu'ici est souvent pensé en relation avec une forme de naturalité du langage, rarement avec la question de son origine, ce qui est cohérent avec le respect du dogme de l'origine divine du langage. Les premiers mots « imposés » étant les noms,

c'est la fonction référentielle du langage qui apparaît comme première, et cette fonction est liée à l'arbitraire dans ce geste d'institution des noms. La référence implicite au texte biblique peut expliquer que la motivation dite « naturelle » de l'interjection en fasse un signe linguistique particulier, marginal par rapport aux autres. Cette façon de penser la question de l'origine du langage est encore celle de la *Grammaire Générale et Raisonnée*, qui définit l'activité de langage comme une activité humaine résultant d'un projet conscient et raisonnable : « Parler, est expliquer ses pensées par des signes que les hommes ont inventé à ce dessein. » (Arnauld et Lancelot, 1660 : 23)

Au XVIII^e siècle, comme on le sait, la question de l'origine du langage devient l'objet d'intenses réflexions, liées à la nouvelle impulsion donnée par l'empirisme à la théorie de la connaissance. L'interjection est au centre de cette entreprise de reconstitution de l'origine du langage au moyen de la méthode génétique, méthode consistant à élaborer une fiction du passage, par stades successifs, du langage primitif au langage actuel, ces stades étant liés par une relation de causalité (Schreyer, 1984 ; Auroux, 1989). Selon ce modèle, l'interjection se trouve prise dans un nouveau faisceau de questions, dont les principales sont :

- i) l'interjection est-elle un signe naturel, et que signifie l'adjectif « naturel » ?
- ii) l'interjection est-elle la première forme de langage articulé ? si oui, comment est-on passé de l'interjection aux autres parties du discours ?
- iii) l'interjection signifie-t-elle de la même façon que les autres signes linguistiques ?
- iv) le stade interjectif est-il révolu, ou est-il encore sensible dans nos langues développées ?
- v) que peut dire la Grammaire Générale de l'interjection ?

Ces questions croisent en outre le thème récurrent du langage animal, et se nourrissent à la fois des recherches naissantes sur la

langue des signes (de nombreux grammairiens rendent visite à l'abbé de l'Epée), et des travaux d'étymologie comparée.

Nous rendrons compte ici du traitement de l'interjection chez trois grammairiens majeurs, Beauzée, Condillac, et Destutt de Tracy, en examinant les deux points suivants : la question de la naturalité et de la signification de l'interjection et celle, connexe, de sa place dans un scénario de type génétique ; celle de sa relation au dispositif des parties du discours.

Avant cela, il faut préciser quel est le type d'unités linguistiques nommées interjections par ces grammairiens de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Nous avons vu que, jusqu'à la grammaire de Girard, figurent au nombre des interjections des éléments très divers. Beauzée critique fortement cette catégorisation disparate, jugeant que Girard a confondu les « expressions du cœur » et les « termes de l'esprit », que sont par exemple *adieu*, *allons*, *alerte*, *courage*, *paix*, *etc.*, analysés par l'Encyclopédiste comme des phrases elliptiques. Peut-être sous l'influence des écrits du Président de Brosses, il restreint la classe des interjections aux mots qui sont « des expressions du sentiment, dictées par la nature, et qui tiennent à la constitution physique de l'organe de la parole » (Beauzée, 1767 : I, 618). Les interjections seront donc des mots invariables, de préférence monosyllabiques, et n'exprimant pas des idées mais des sentiments. Ce sont uniquement les mots qui peuvent être regardés comme la transcription de cris, ce qui correspond à peu près la catégorie des « particules exclamatives » de Girard (*cf. supra*). Cette position, qui restreint le corpus des interjections et permet d'associer les interjections aux « racines primitives », est généralement adoptée par les grammairiens suivants.

4.1. Naturalité et signification de l'interjection

Les interjections sont pour les grammairiens du XVIII^e siècle unanimement regardées comme « naturelles », qualité qui peut recevoir des interprétations très différentes.

Pour Beauzée, la naturalité de l'interjection se décline en plusieurs caractéristiques qui sont autant de marques de sa différence par rapport aux autres signes linguistiques, définis par leur caractère conventionnel, leur arbitraire d'usage :

a) elle n'est pas apprise, elle est, selon l'expression du Président de Brosses que Beauzée cite longuement, « le cri de la nature », le « coup d'organe » exprimant les « sensations du dedans ». A ce titre, elle constitue tout le langage des nouveaux-nés, des muets et des animaux.

b) elle est produite par l'effet du sentiment sur l'organe vocal. Celui-ci, de même que les sentiments, étant identique chez tous les hommes, il s'ensuit que les interjections sont universelles : « la même espèce de sentiment doit donc toujours opérer dans la même machine le même mouvement organique, et produire constamment le même mot sous la même forme » (Beauzée, 1767 : I, 618).

c) son caractère naturel lui assure une primauté parmi les signes linguistiques, primauté fondée sur celle du cœur par rapport à l'esprit, de la nature par rapport à l'art. Mais cette primauté n'est rapportée à aucun modèle de type génétique, Beauzée se refusant à remettre en cause le dogme de l'origine divine du langage (cf. article « Langue » de l'*Encyclopédie*). Les interjections sont un état statique du langage, hors histoire :

Le langage des animaux paraît n'avoir pour objet que les sensations intérieures, et c'est pour cela qu'il est invariable comme leur manière de sentir, si même l'invariabilité de leur langage n'en est la preuve. C'est la même chose parmi nous : nous ferons entendre partout l'état actuel de notre âme par nos interjections, parce que les sons que la nature nous dicte dans les grands et premiers mouvements de notre âme, sont les mêmes pour toute les *langues* : nos usages à cet égard ne sont point arbitraires, parce qu'ils sont naturels. Il en serait de même du langage analytique de l'esprit ; s'il était naturel, il serait immuable et unique. (B.E.R.M. article « Langue », *Encyclopédie Méthodique*, 1765)

La nature étant partout uniforme, la diversité et l'historicité des langues sont donc rapportées à leur caractère conventionnel.

Du point de vue de sa signification, l'interjection confirme sa marginalité par rapport aux autres signes linguistiques : elle relève du « langage du cœur », par opposition au « langage de l'esprit », ce qui signifie qu'elle n'exprime pas une idée mais qu'elle « peint un sentiment intérieur », c'est-à-dire qu'elle ne participe pas à la combinaison des idées par laquelle se forme la connaissance, les sentiments restant toujours distincts et isolés. L'interjection a donc bien, comme tout signe linguistique, un contenu représentatif, mais il n'a pas les propriétés de l'idée. Beauzée développe cette différence, qui peut apparaître comme une relecture de l'argument de Scaliger évoqué plus haut : l'interjection « désigne » un sentiment éprouvé par le locuteur, sans exciter ce même sentiment chez son interlocuteur, contrairement aux autres mots qui excitent chez lui l'idée auxquels il sont attachés, idée d'abord présente à l'esprit du locuteur. Beauzée illustre cette différence par l'exemple suivant :

Vous conversez avec votre ami, que la goutte retient au lit ; tout à coup il vous interrompt par *aïe, aïe !* Ce cri, arraché par la douleur, est le signe naturel de l'existence de ce sentiment dans son âme ; mais il n'indique aucune idée dans son esprit : par rapport à vous, ce mot vous communique-t-il la même affection ? Non, vous n'y tiendriez pas plus que votre ami, et vous deviendriez son écho : l'Interjection ne fait naître en vous que l'idée de l'existence d'un sentiment douloureux dans votre ami, précisément comme s'il vous eût dit, *Voilà que je ressens une vive et subite douleur*. Néanmoins vous êtes bien plus persuadé par le cri interjectif, que vous ne le seriez par la proposition froide que je viens d'y substituer ; parce qu'un effet naturel suppose bien plus nécessairement sa cause, qu'un signe arbitraire ne suppose l'objet de sa signification. Cette proposition n'est donc point, comme le paraît dire le P. Buffier, l'équivalent de l'interjection *ouf*, ni d'aucune autre ; le langage du cœur se fait principalement entendre au cœur, et ce n'est que par occasion qu'il éclaire l'esprit. (Beauzée, 1767 : I, 612-613)

Si l'interjection est naturelle, c'est donc parce qu'elle est motivée par une cause naturelle, qu'elle est la simple réponse involontaire à un stimulus. A ce titre, elle est plus expressive qu'une proposition formée de signes arbitraires, même si elle véhicule le

même contenu. A cette forme de motivation par contiguïté naturelle, s'ajoute une dimension iconique, développée dans l'extrait des *Observations sur les langues primitives* du Président de Brosses cité par Beauzée : la production de l'interjection est expliquée par un principe mécanique : « l'intonation des divers sentiments de l'âme » serait frappé sur les « cordes de la parole » suivant les règles d'« une relation vraiment physique et de conformité entre certains sentiments de l'âme et certaines parties de l'instrument vocal » ((Beauzée, 1767 : I, 607).

De Brosses développe ici une variante très particulière de cratylisme¹ : si la relation entre l'interjection et le sentiment correspondant est iconique, c'est parce que l'organe vocal mime les propriétés du sentiment, et produit ainsi un son image de la chose signifiée (Genette 1973). Ainsi, aux différents sentiments sont associés des traits de hauteur, de nasalité, des points d'articulation. Par exemple :

La voix du dégoût et de l'aversion est labiale; elle frappe au-dessus de l'instrument sur le bout de la corde, sur les lèvres allongées : *fi ! vae ! pouah !* Au lieu que les autres interjections n'emploient que la voyelle, celle-ci se sert aussi de la consonne labiale la plus extérieure de toutes, parce qu'il y a ici tout à la fois sentiment et action ; sentiment qui répugne, et mouvement qui repousse : ainsi il y a dans l'Interjection voix et articulation ; voix qui exprime la répugnance, et articulation, qui rejette par le mouvement extérieur des lèvres. (de Brosses, extrait des *Observations sur les langues primitives* cité in Beauzée, 1767 : I, 608).

¹ Marc Décimo nous signale que Jean-Pierre Brisset (1883, *Grammaire logique*, p. 457) explique l'apparition de l'interjection *Jupiter* dont nous avons parlé plus haut. Elle survient chez les « hommes à l'état presque animal » de la façon suivante : « On n'avait aucune idée de la durée du temps. Le soleil se montrait et s'en allait, sans qu'on pût se l'expliquer autrement que par une volonté personnelle. Il était donc attendu avec impatience. S'il allait ne pas venir ! Enfin le voilà qui s'annonce, entendez les cris de bonheur : *you you you ! you you you ! you you you ! joie ! jeu ! jour ! Youppipi ! youppipi ! salut père ! Youpiter. Jupiter. Youddidi ! youddidi ! salut les didi !* » (Edition établie par Marc Décimo. Dijon, Les Presses du Réel.)

Ce type d'explication vise pour de Brosset à démontrer le caractère universel des racines primitives¹. Pour Beauzée, elle sert à conforter la différence existant entre l'interjection et les autres parties du discours.

La position de Beauzée n'est donc pas très éloignée de ce que nous avons vu pour les grammaires précédentes, à la différence peut-être que la fonction d'expression du sentiment assignée à l'interjection ne remet pas en cause son statut de partie du discours, nous y reviendrons.

L'analyse de l'interjection devient très différente avec Condillac. L'hypothèse du langage d'action permet d'instaurer un continuum entre le naturel et l'artificiel, et l'analogie est regardée le principe actif du développement du langage. L'interjection, ou plutôt l'« accent », selon la terminologie de Condillac, c'est-à-dire le cri inarticulé, représente, comme les gestes et les mouvements du visage, l'état non analysé du langage. A ce titre, le traitement des « accents » prend place dans la première partie de la grammaire, très développée, qui rend compte de la genèse du signe linguistique et du langage, alors que l'interjection comme partie du discours est traitée très brièvement à la fin de la section consacrée aux parties du discours.

L'« accent » apparaît à différents stades de l'évolution du langage. Dans le langage d'action, qui est d'abord une gesticulation expressive, le cri est comme les gestes une « suite de la conformation des organes » (Condillac, 1775 : 356). Il ne sert qu'à attirer l'attention sur les mouvements du corps et du visage. Dès ce stade, et parce que ces premiers cris n'ont de sens qu'associés à la gesticulation, ils sont spécifiquement humains, ce qui est un des premiers traits qui distingue la théorie condillacienne des descriptions précédentes de l'interjection. Par ailleurs, et dès l'origine, l'interjection doit être apprise, contrairement à ce qu'affirme Beauzée (« Ce langage n'est donc pas si naturel, qu'on le sache sans l'avoir appris » (*id.*: 357). Elle doit

¹ Cette perspective est aussi celle adoptée par l'auteur de l'article « Onomatopée » de l'*Encyclopédie*, signé B.E.R.M.

être apprise pour que la relation stimulus-réponse (ex. : sentiment de douleur / cri de douleur) puisse être inversée et que le cri devienne signe, d'abord accidentel puis d'institution (Condillac, 1743 : 34).

L'autre façon dont le signe devient artificiel consiste dans le passage au langage articulé. Là encore, c'est l'interjection qui assure cette transition : c'est à l'« accent inarticulé » qu'on ajoute une articulation pour le rendre « plus expressif », et on forme ainsi des mots pour exprimer les sentiments qu'on éprouve. Mais l'interjection n'est pas donnée comme la source de tous les mots, parce que le langage d'action n'est pas purement vocal. Le principe des gestes imitatifs qui représentaient les choses se traduit dans le langage articulé par l'invention de l'onomatopée puis, par analogie, de toutes les expressions qui, par leur « couleur », leurs qualités sonores ou prosodiques peuvent imiter les objets, selon un principe de correspondance entre les sensations des différents organes. On crée ensuite de nouveaux mots par association des premiers, et Condillac renvoie ici lui aussi au *Traité de la formation mécanique des langues*.

Le signe naturel devient donc « artificiel », c'est-à-dire imaginé conformément au modèle donné par les signes naturels, et non arbitraire, terme qui signifie pour Condillac « immotivé », choisi « sans raison et par caprice ». Les signes artificiels permettent d'analyser la pensée, représentée simultanément par le langage d'action. La différence entre l'interjection et la séquence de mots articulés ne relève donc pas d'une différence dans l'objet ou la cause de leur signification, mais dans leur mode de relation à la pensée, exprimée de façon simultanée ou de façon analytique. La distinction établie par les grammairiens précédents entre sentiment et pensée est donc levée, ce qui est par ailleurs conforme à la théorie sensualiste.

Une telle genèse du langage bouleverse considérablement les conceptions antérieures de l'interjection, parce qu'elle pose le signe artificiel comme un prolongement du signe naturel. En un sens, toute langue, quel que soit son stade de développement, est naturelle puisqu'elle ne consiste qu'en imitations successives, et contraintes par le besoin, de signes naturels, que l'adjectif « natu-

rel » signifie à la fois « constitué comme signe par l'opération de la seule nature », et « qui est signe par sa propre nature, par analogie entre le signe et ce qu'il signifie » (cf. Auroux, 1979 : 49). Si l'opposition entre nature et artifice tombe, tombe aussi la distinction entre deux régimes sémiotiques distincts séparant l'interjection des autres signes. Condillac réfute donc implicitement l'argument de Beauzée selon lequel le langage ordinaire ne peut pas être naturel parce qu'alors il serait invariant et universel : selon le modèle de Condillac, le signe naturel est susceptible d'une formation de la même façon que le signe artificiel, et la différence des langues provient des stades différents atteints par les langues dans leurs développements, et des différentes formes prises par les premiers noms, variables selon les circonstances :

Mais quelles sont ces circonstances ? Je réponds qu'elles ont été différentes suivant les lieux. C'est pourquoi je crois inutile de chercher à les deviner. (Condillac, 1775 : 408).

Ainsi, et c'est une position assez marginale dans le siècle, le modèle de développement du langage proposé n'est en aucune façon une méthode de reconstitution des langues primitives, la méthode génétique ne doit pas devenir historique. Si l'origine naturelle du signe linguistique est établie dans la partie introductive de la grammaire, la grammaire proprement dite n'accorde que très peu d'intérêt à l'interjection.

La position de Destutt de Tracy est assez conforme dans ses principes à celle de Condillac. La principale différence tient au fait que Destutt regarde l'interjection comme l'expression d'une proposition complète, à partir de laquelle se déduisent les autres parties du discours, non par imitation, mais par décomposition de l'interjection primitive. Mais cela concerne davantage la relation entre interjection et parties du discours.

5.2. Interjection et parties du discours

Le développement de l'hypothèse génétique permet de donner une autre forme de rationalité au dispositif des parties du discours. C'est un point sur lequel le contraste entre la pensée de Beauzée et celle des grammairiens « généticiens » est particulièrement marqué, parce que le modèle des parties du discours élaboré par l'Encyclopédiste est un modèle de classification stricte. Pour Beauzée, de façon conséquente avec sa théorie de l'interjection, cette partie du discours ne peut qu'être isolée par rapport aux autres. La première division du système oppose donc les « parties d'oraison discursives », qui relèvent du langage de l'esprit, aux « parties d'oraison affectives », réduites à l'interjection. L'interjection est bien une partie du discours, contre l'avis de Sanctius et de Harris, parce que l'« oraison » correspond à « la manifestation orale de tout ce qui peut appartenir à l'état de l'âme » (Beauzée, 1767 : I, 610). La catégorie de l'interjection est réduite à un petit nombre d'éléments, dont il est inutile de chercher à établir les différences spécifiques. Le seul critère d'identification pour l'interjection est son caractère « naturel » et sa fonction d'expression du sentiment.

Pour Condillac et Destutt, la grammaire doit exposer la genèse des parties du discours, et les modèles proposés sont différents. Pour Condillac, nous l'avons vu, la création des premiers signes linguistiques n'a pas une origine unique : les « accents » servent à former les noms des sentiments, des organes et des opérations de l'esprit, les onomatopées sont les premiers noms des choses extérieures, les gestes sont remplacés par des pronoms, des adjectifs et des prépositions, puis est inventé le verbe *être*. Ces quatre parties du discours (noms, adjectifs, prépositions, verbes) sont les seules parties du discours nécessaires, les autres en dérivent et sont établies selon les besoins des langues. On notera que l'interjection n'est pas une partie du discours primitive, elle est une survivance dans le langage développé d'une de ses composantes primitives. A ce titre, la grammaire générale n'a pas grand chose à en dire, puisqu'elle étudie les modes d'analyse de la pensée opérés par le

langage dans les langues « formées et perfectionnées ». Le chapitre consacré à l'interjection est très bref. Condillac note qu'elle est parfois équivalente à une phrase entière, et il conclut ainsi : « La grammaire n'a rien à remarquer sur ces espèces de mots : c'est au sentiment à les proférer à propos » (Condillac, 1775 : 583). L'interjection dans ce système est donc bien une partie du discours mineure, son intérêt consiste, dans le scénario génétique, à garantir la motivation première de tous les signes linguistiques.

La genèse des parties du discours dans les *Eléments d'idéologie* de Destutt de Tracy donne un rôle différent à l'interjection, qui est regardée comme le « type originel du langage » (Destutt de Tracy, 1803 : II, 70), représentant une proposition entière. L'interjection est la matrice des autres signes, en tant qu'ils sont parties du discours, c'est-à-dire de la proposition. Si l'interjection sert de matrice, ce n'est pas parce qu'elle joue le rôle de modèle, mais parce sa décomposition, son analyse, génère les autres signes :

[les signes d'idées isolées] ne sont, pour ainsi dire, que des débris, des fragments, ou du moins des émanations de ceux qui d'abord exprimaient, bien ou mal, les propositions tout entières. (Destutt de Tracy, 1803 : II, 52)

L'interjection est donc la première des parties du discours traitée dans cette grammaire, elle est définie par la propriété de former à elle seule une proposition entière, et par le fait qu'on y recourt dans les moments où « la force de la passion nous laisse peu de liberté d'esprit, pour analyser nos sentiments » (Destutt de Tracy, 1803 : II, 70). Ces critères traditionnels sont adaptés au cadre de la syntaxe propositionnelle : si ces mots forment une proposition, c'est qu'ils renferment implicitement un verbe et un nom. Les différents stades d'analyse de l'interjection laissent émerger le sujet, nom ou pronom, puis le verbe. Cette genèse des parties du discours opère donc selon un principe différent de ce que l'on trouvait chez Condillac : l'invention des différentes classes de mots est bien aussi rapportée à des besoins accrus de précision de l'expression, mais elle est toute entière expliquée par un mouvement de décomposition de l'énoncé primitif.

De manière significative, Destutt reprend l'exemple donné par Buffier et critiqué par Beauzée concernant l'interjection *ouf*, et l'utilise pour expliquer l'apparition du verbe :

Quand je dis *ouf*, l'interjection, l'exclamation, le cri *ouf*, signifie la proposition entière *j'étouffe*. Dès que je dis *je ouf*, *ouf* ne signifie plus que l'attribut *étouffe*. Voilà donc le second élément du discours, le verbe, ce mot si merveilleux, si ineffable, trouvé tout naturellement, découvert nécessairement. (Destutt de Tracy, 1803 : II, 81)

C'est justifier la position de Buffier : l'interjection est bien l'équivalent d'une expression développée, d'une proposition, parce qu'elle contient cette proposition. Il s'agit donc bien du même acte de langage et du même contenu propositionnel, dans un système théorique qui par ailleurs repose sur l'affirmation que toute énonciation ne peut avoir pour objet que l'expression du jugement. Proposition et interjection ont donc le même contenu, l'interjection restant dans les langues développées un mode possible d'expression de la proposition, qu'on pourrait qualifier de « compact ». En effet, dit Destutt, « Nous n'abandonnons jamais ce langage primitif, le seul que nous puissions parler : nous le cultivons sans cesse. » (Destutt de Tracy, 1803 : II, 19)

Comme dans la grammaire de Condillac donc, le caractère primitif accordé à l'interjection permet d'assigner à tous les signes linguistiques la propriété d'être motivés, mais cette motivation ne repose plus ici sur une analogie avec l'interjection. Elle consiste en ce que, tous les signes linguistiques naissant de l'éclatement de l'interjection, ils conservent quelque chose de sa force illocutoire.

6. Conclusion

Les réflexions développées sur le long terme par les grammairiens peuvent être rassemblées autour de trois thèmes :

a) la question, posée dès l'origine de la tradition, du statut catégoriel de l'interjection. Le problème est d'abord celui du classement des signes interjectifs. Avec la Grammaire Générale,

le problème prend une dimension syntaxique plus explicite : l'interjection est-elle un constituant de l'énoncé, – et de quel type – , ou un énoncé à elle toute seule ?

b) la question du statut sémiotique du signe interjectif, elle-même envisagée de plusieurs façons. Quel processus sémiotique donne naissance au signe interjectif ? C'est un rapport d'immédiateté, d'identité du signe et de son contenu qui est le plus souvent décrit : le signe interjectif « note » une affection de l'âme tandis que les autres signes « signifient » des idées.

On s'est aussi demandé, et cette question constitue une articulation de ces deux premiers thèmes, si le signe interjectif marquait une opération, autrement dit un acte de langage, ou disposait d'un contenu représentationnel (Port-Royal).

c) enfin le thème de la naturalité du signe interjectif conduit à l'analyse de deux mécanismes bien distincts :

- celui qui, pour chaque individu, conduirait du sentiment ou de l'affection, à l'expression. Le signe interjectif correspond à l'étape, toujours possible, toujours disponible, du son inarticulé, confus, qui précède celle de la représentation par des moyens proprement linguistiques de l'état de l'âme.
- celui de la genèse du langage à partir d'une origine supposée naturelle dont les signes interjectifs seraient les témoins. L'intérêt pour cette problématique explique l'attention des grammairiens de la deuxième moitié du XVIII^e siècle pour l'interjection qui, de partie du discours mineure, devient la pierre de touche des scénarios génétiques.

Bibliographie

Corpus des grammaires

II^e siècle avant notre ère, Denys le thrace, *Techne grammatike*, [traduction et notes J. Lallot, Paris, ed. du CNRS, 1998]

(ca. 1409) [Barton, J.] *Donait françois* [éd. P. Swiggers, « Le Donait françois : la plus ancienne grammaire du français », 1985, *Revue des langues romanes*, 89, p. 235-251]

(1530), Palsgrave, John, *L'esclaircissement de la langue française*, Londres, R. Pynson et J. Haukis

(1531), Sylvius, Jacobus Ambanius, *In linguam gallicam isagoge*, Paris, R. Estienne [Slatkine reprints, Genève, 1971]

(1550) Pillot, Jean, *Gallicae linguae institutio, latine sermone conscripta*, Paris, Stephanus Grouleau [Slatkine reprints, Genève, 1972]

(1550), Meigret, Louis, *Le Tretté de la Grammere françoeeze*, Paris, C. Wechel [Slatkine reprints, Genève, 1972]

(1557), Estienne, Robert, *Traicté de la grâmaire françoise*, Paris, [Slatkine reprints, Genève, 1972]

(1558), Garnier, Jean, *Institutio gallicae linguae in usum iuuentutis Germanicae*, Genève, Jo. Crispinus [Slatkine reprints, Genève, 1972]

(1586), Bosquet, Jean, *Elemens ou Institution de la langue françoise*, Mons, Charles Michel [Slatkine reprints, Genève, 1972]

(1586), Cauchie, Antoine, *Grammaticae gallicae libri tres*, Strasbourg, B. Iobinus [Slatkine reprints, Genève, 1968]

(1618), Maupas, Charles *Grammaire et syntaxe française*, Orléans, O. Boynard [Slatkine reprints, Genève, 1973]

(1640), Oudin, Antoine, *Grammaire française rapportée au langage du temps*, Paris, A. de Sommaville [Slatkine reprints, Genève, 1972]

(1656), Irson, Claude, *Nouvelle méthode pour apprendre facilement les principes et la pureté de la langue français*; Paris, l'auteur, [Slatkine reprints, Genève, 1973]

(1659), Chifflet, R. P. Laurent, *Essay d'une parfaite Grammaire de la langue française*, Paris, P. Mauger [Slatkine reprints, Genève, 1973]

(1660), Arnauld & Lancelot, *Grammaire générale et raisonnée*, Paris, P. Le Petit

(1669) La Grue, Thomas de, *La vraye Introduction à la langue françoise*, Amsterdam, S. Imbrechts

(1674), Aisy, F. Sieur d', *Le génie de la langue française*, 2 vol. Paris, Laurent d'Houry [Slatkine reprints, Genève, 1972]

(1681) Vairasse d'Allais, Denis, *Grammaire Méthodique contenant en abrégé les Principes de cet art et les règles les plus nécessaires à la langue française*, Paris, l'auteur

(1694, 1701, 1754), Dangeau, Abbé Louis de Courcillon de, *Essais de Grammaire contenus dans trois lettres d'un académicien à un autre académicien*, Paris, J.-B. Coignard

(1706) Regnier-Desmarais, Abbé François-Séraphin, *Traité de la Grammaire Française*, Paris, Coignard

(1709), Buffier, Le Père Claude, *Grammaire française sur un plan nouveau*, Paris, N. Le Clerc et al .

(1721) Vallange, de, *Grammaire française raisonnée*, Paris, C. Jombert

(1729-56) Du Marsais, César Chesneau *Les véritables principes de la grammaire et autres textes*, [éd. F. Douay-Soublin, Paris, Fayard, 1987]

(1730) Restaut, Pierre, *Principes généraux et raisonnés de la Grammaire française*, Paris, J. Desaint

(1744) Vallart, Abbé Joseph, *Grammaire française*, Paris, Desaint et Saillant

(1747) Girard, Abbé Gabriel, *Les vrais principes de la Langue Française*, 2 vol. Paris, Le Breton

(1748) Batteux, Charles, « Lettre sur la phrase française comparée avec la phrase latine, à M. l'Abbé d'Olivet », in *Cours de Belles Lettres*, Paris t. II

(1749) Sauvage de Villaire, *Abrégé de la grammaire française pour ceux qui n'ont point étudié*, Paris, G. Desprez

(1754) Wailly, Noël-François de, *Grammaire française*, Paris, Borbou

(1760) D'açarq, Jean-Pierre, *Grammaire philosophique*, Genève, Moreau et Lambert

(1767), Beauzée, Nicolas, *Grammaire Générale*, 2 vol. Paris, Barbou

(1769), Demandre, A. *Dictionnaire de l'élocution françoise*, Paris, Lacombe

(1774) Court de Gébelin, A., *Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans l'histoire naturelle de la parole; ou grammaire universelle et comparative*, Paris, l'auteur, Boudet, etc.

(1775) Condillac, *Grammaire* [tome 1 du *Cours d'étude pour l'instruction du prince de Parme*], Parme, Imprimerie royale

(1803-1817) Destutt de Tracy, A. *Eléments d'idéologie II : Grammaire*, Paris, Vrin, 1970

Sources critiques :

Auroux, S. (1979) *La sémiotique des Encyclopédistes. Essai d'épistémologie historique des sciences du langage*, Paris, Payot.

(1989) « La question de l'origine des langues : ordres et raisons du rejet institutionnel », in Gessinger J. und Won Rahden W. (Hrsg.), *Theorien vom Yrsprung der Sprache*, vol 2, Berlin – New-York, Walter de Gruyter, p. 122-150.

Delesalle, S. (1980) « L'évolution de la problématique de l'ordre des mots du XVIIème au XIXème siècle en France. L'importance de l'enjeu », *DRLAV* 22/23, p. 235-278.

Formigari, L. (1992) « Le langage et la pensée », in Auroux (dir.), *Histoire des idées linguistiques*, tome 2, Liège, Mardaga, p. 442-465.

Genette, G. (1973) « Peinture et dérivation », in *Mimologiques*, Paris, Seuil, p. 93-131.

Joly, A. (1980) « Le problème de l'article et sa solution dans les grammaires de l'époque classique », *Langue française*, n°48, p. 16-27

Ricken, U. (1986) « L'ordre naturel du français, naissance d'une théorie », in Joly - Stefanini (éds.) *La grammaire générale des Modistes aux Idéologues*, Lille, Université Lille III, p. 201-216.

Schreyer, R. (1984) « Evidence and belief. Arguments in the eighteenth century debate on the origin of langage », in Auroux, Glatigny, Joly, Nicolas, Rosier éds., *Matériaux pour une histoire des théories linguistiques*, Lille, Université de Lille III, p. 325-336.

Swiggers, P., (1985) « L'histoire d'un problème grammatical, l'article en français », *Revue de linguistique romane*, 49, 195, p. 119-126